

LA RÉPUBLIQUE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

Volume II. No. XIX.

H. BEAUGRAND, Rédacteur-Editeur.

SAINT LOUIS, MO., SAMEDI 13 JANVIER 1877.

Le numéro, 10 Cents.

ADMINISTRATION.

"La République"

Paraît tous les samedis.
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.
Les frais de port sont à la charge de l'éditeur-propiétaire.
L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne faisons jamais exception à cette règle.

Abonnement.

Un an \$4.00
Six mois 2.00
Trois mois 1.00

Le numéro 10 cents.

Invariablement payable d'avance.

BUREAU DU JOURNAL
520 Pine Street.

Annouces.

Une insertion dix lignes ou moins : \$1.00
Dix cents la ligne pour chaque insertion
et cinq cents la ligne pour chaque insertion
subsequente. Payable d'avance. Une remise
libérale sera faite pour les annonces
à long terme.

Toutes Correspondances, lettres d'affaires,
lettres chargées, communications, etc.,
devront être adressées à

H. Beaugrand,
Rédacteur-Editeur,
"La République"
St. Louis, Mo.

ST. LOUIS.

CONSULAT DE FRANCE.—Emile Karst,
agent consulaire; bureau, 411 Nord 3e.

CONSULAT SUISSE.—C. F. Mathey, chez
Mermoud, Jaccard & Co, 4 et 6 Louest.

LOGE MAÇONNIQUE.—Orient Français
No. 167; réunions les 1er et 3e mercredi
de chaque mois à 8 h. du soir, 13 N. 3e.
Vénérable, Ferd. Droz; secrétaire, Ed.
Bohe, 410, Nord 3e.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BIENFAISANCE.
Réunions du conseil d'administration, le
1er mardi de chaque mois, 411 N. 3e; président,
Gustave Pierrot; 1er vice-président,
Jacquemin; 2e vice-président, G. Biston;
trésorier, Emile Karst; secrétaire, archi-
viste, J. J. Morand; secrétaire-comptable,
Ed. Bohe; directeur, Win. Surbled; com-
missaires: F. M. Allendard, John Bonnet,
M. J. Darcel, H. Verdier, L. Boulanger.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'AIDE MUTUELLE.
Réunions, le dimanche 15 ou le dimanche
après le 15 de chaque mois à 2 heures de
l'après-midi, rue Market 1014; président,
Julius Beilin; 1er vice-président, L. Gahard;
le vice-président, J. Laffranchi; secré-
taire-archiviste, Jos. A. Droz; secrétaire-
correspondant, Ami F. Ador; tréso-
rier, A. Cahillac; secrétaire des finances,
Ed. Bohe. Cette société fait partie de
l'Union Générale des Sociétés Françaises
de Secours Mutuels aux États-Unis d'Amé-
rique.

LE BUREAU CENTRAL DE L'UNION GÉNÉ-
RALE pour les années 1876 et 1877 est à St.
Louis; président, J. Williams; secrétaire,
P. Luckner, care of M. V. T. Co.; secré-
taire-adjoint, Louis Fortel. — Assurance
mutuelle sur la vie de toutes les sociétés fai-
sant partie de l'Union sous le contrôle du
Bureau Central.

SOCIÉTÉ ALASCANNE ET LORRAINE.
Réunions le 15 de chaque mois, chez M. Be-
sancion, 927 Christy Avenue; président, F.
Jacquemin; vice-présidents, Jules Belin et
M. J. Darcel; secrétaire, Philippe Luck-
ner; assistant-secrétaire, Joseph Fleig;
trésorier, J. P. Besancion; vice-trésorier,
Louis Vetter.

CERCLE PHILARMONIQUE FRANÇAIS.
Réunions le 3e vendredi de chaque mois,
au No. 1317 5e rue Sud; président,
J. A. Schultze; trésorier, F. M. Allendard;
secrétaire, Raoul Dubois; régisseur, Emile
Boulanger.

Chronique Parisienne.

(Correspondance particulière de
"La République.")

SOMMAIRE.

La mort d'un homme cent fois mil-
lionnaire.—Le duc de Galliera et le cré-
dit mobilier.—Philanthropie et repen-
tir.—Un million pour apaiser les co-
lères cléricales.—Désappointement
des jésuites.—Une fortune noblement
employée.—Le legs d'Alexandre VI.
—Gare aux poisons des Borgia! —
Le testament d'un prince de l'Eglise.
—Cinquante francs et un crucifix en
bois.—Singularité d'un fondateur de cer-
cles catholiques et d'un forçat en rup-
ture de ban.—Les massifs ombreux
des champs Elysées.—Le vice est ré-
compensé.

Un homme cent fois mil-
lionnaire vient de mourir. Je n'en
parlerais pas, quoique à la vérité,
un homme qui possède cent
millions soit suffisamment en de-
hors du commun des mortels
pour mériter une petite place
dans la chronique, si cet homme,
qui se nommait le duc de Gal-
liera, n'avait offert, dans le cours
de son existence, quelques par-
ticuliarités dignes d'être notées.

Quoique Italien, il passa une
grande partie de sa vie en Fran-
ce. Il fut l'un des principaux
fondateurs du Crédit mobilier, so-
ciété financière fondée au début
de l'empire et qui vient de s'ef-
fondrer pitoyablement.

Cette opération lui réussit.
Les actions de 500 francs du
crédit mobilier, firent rapide-
ment un millier de francs de pri-
me. Le duc de Galliera se lança
dans d'autres opérations; il en-
tassa millions sur millions et, fi-
nalement se retira des affaires
pour retourner dans son pays
natal.

Cet homme qui, jusque-là,
avait complaisamment adulé les
puissances du jour, le pape et
l'empereur, devint subitement
frondeur, philosophe, quelque
peu athée et excellent philantro-
pe. Il offrit 28 millions pour
compléter les travaux du port de
Gènes et en promit davantage
pour l'assainissement de la ville
de Rome, par la rectification du
cours du Tibre.

En revanche, il négligea le
denier de Saint-Pierre et les so-
ciétés jésuitiques.

C'est au milieu de sa fièvre de
libéralités profanes que la mort
est venue le surprendre.

Le bruit s'étant répandu qu'il
s'était dispensé des cérémonies
de l'Eglise, il fallut, pour calmer
le monde cléricale, que sa veuve
envoyât un million au Vatican.
Mais qu'est-ce qu'un million
pour qui le compte par centai-
nes? Ainsi pensèrent les jésui-
tes; ils ont établi leurs batteries
autour de la duchesse, et com-
mencé vigoureusement l'attaque
de la fortune entière du feu duc,
y compris, peut-être même les
25 millions de la ville de Gènes.

Cette fortune, fort heureuse-
ment, n'ira pas grossir les tré-
sors du Géni. Le duc de Gal-
liera a laissé un fils qui ne porte
pas son nom (ce nom et le du-
ché étant un don, non transmis-
sible du père), mais qui héritera
de ses biens. Ce fils qui se fait
appeler le comte Ferrari, est na-
turalisé français. Il est profes-
seur dans un lycée de Paris et
connu pour ses idées très libé-
rales, aussi bien en politique
qu'en philosophie.

Le comte Ferrari a formelle-
ment déclaré qu'il ne laisserait
pas aux jésuites la riche por-
tion qu'ils convoitent, mais qu'il
contraire, il prendrait possession
des millions paternels, pour en
faire un usage philanthropique.

Ce sera réparer noblement et
effacer les torts d'un père qui ne
s'est pas toujours montré très-
scrupuleux sur les moyens de
s'enrichir. En agissant ainsi, le
comte Ferrari, mérite les féli-
citations de tous les honnêtes
gens. Un journal de Paris que
j'ai sous les yeux, ajoute un con-
seil à ces félicitations.

Depuis, dit ce journal, que le
pape Alexandre VI. a légué à
son fils et à sa fille de la maison
de Borgia, le secret des poisons
qui tuent sans laisser de traces,
les jésuites ont souvent eu la
chance de voir mourir leurs
ennemis à l'heure précise où leur
mort pouvait être utile à l'ordre.

Le duc de Galliera, lui-même, a
trépassé au moment où le plus
gros de sa fortune allait s'épar-
piller en œuvres patriotiques et
réparatrices. Que le comte Fer-
rari choisisse donc son cuisinier
avec le plus grand soin!

Il est un autre testament que
celui du duc de Galliera, dont on
s'est également beaucoup entre-
tenu ces temps derniers. C'est
le testament du cardinal Anto-
nelli.

Les journaux dévots avaient

annoncé avec componction que
ce prince de l'Eglise, qui s'était
enrichi d'une façon prodigieuse
dans l'exercice de ses hautes
fonctions ecclésiastiques, avait
légué toute sa fortune au pape,
dont il avait été le confident, le
défenseur et l'ami.

Mais on avait compté, paraît-
il, sans le scepticisme du spiri-
tuel personnage, qui n'a pas lé-
gué à Pie IX, autre chose que
"le crucifix qui se trouvait sur
sa table de travail".

Il a laissé en outre, vingt-cinq
francs applicables à l'entretien
des lieux saints.

Plus, vingt-cinq autres francs
destinés à l'hôpital de San-Spi-
rito.

Soit au total, cinquante francs
et un crucifix en bois.

C'est maigre! Quand les fidèles
seront sollicités de verser leur
obole pour soulager la prétendue
misère du souverain pontife, ils
seront fondés à objecter que les
cardinaux millionnaires, ont une
singulière façon de prêcher d'ex-
emple!

A vrai dire, je ne doute pas
que les cléricaux trouvent le
moyen de donner une explica-
tion plausible à la laderie pos-
thume d'Antonelli. Ils ne sont
pas gens à se laisser embarras-
ser pour si peu; leur puissance
est telle, d'ailleurs, qu'ils peu-
vent braver l'opinion publique
impunément.

A chaque instant, on trouve
des preuves nouvelles de leur
audace. En ce moment-même,
il se passe un fait véritablement
scandaleux.

Une jeune anglaise, Miss Mary
Jackson, élevée dans la reli-
gion protestante, fut placée il y
a quelque temps, dans le couvent
catholique de l'Assomption, à
Auteuil, par sa belle-mère, qui
est en même temps sa tutrice.

Inutile d'ajouter que cette der-
nière est catholique.

Miss Jackson fut circonvenue
par les religieuses, au point
qu'elle abjura pour embrasser le
catholicisme. Non contentes
d'avoir obtenu ce résultat, les
gardiennes de la malheureuse
jeune fille, voulurent la contrain-
dre à prononcer des vœux éter-
nels; mais elle résista à leurs
obsessions. Elle trouva le moy-
en de faire parvenir plusieurs
lettres à une de ses cousines à
Londres. Ces lettres constituent
un long soupir d'angoisse et une
longue prière pour être délivrée

de la *Tombe vivante*, (sic) où
elle est enfermée.

Miss Mary tomba malade.
Pouvait-elle en être autrement? En
butte à des persécutions de toutes
les heures, c'est miracle que la
pauvre fille n'ait pas encore suc-
combé.

La presse anglaise s'émue de
ces faits. Il se publia des articles
énergiques réclamant la mise en
liberté de la captive. En l'ab-
sence de sa tutrice, qui est allée
on ne sait où, son oncle et sa
tante s'adressèrent aux tribunaux
français pour demander qu'en
raison de l'état de santé de leur
nièce, elle fût remise à leurs soins.

Eh bien! Chose incroyable et
qui révolte la conscience huma-
ine, les sœurs de l'Assomption
d'Auteuil ont eu déjà gain de
cause devant deux juridictions.
Miss Jackson, à l'encontre de sa
propre volonté et des reclama-
tions de ses plus proches pa-
rents, a été maintenue dans le
couvent où elle se meurt!

N'aurais-je pas raison de dire,
en commençant ce récit, qu'il
s'agissait d'un fait véritablement
scandaleux?

En fait de scandales, en voici
un autre dans un genre tout dif-
férent.

Le conseil municipal de Paris
est composé en grande partie,
de républicains, mais il compte
quelques membres appartenant
aux partis monarchiques.

C'est au nombre de ces der-
niers que se trouve le triste hé-
ros de l'aventure que je vais ra-
conter.

Il se nomme Monsieur de Ger-
miny. Il est vice-président de
l'œuvre des universités catho-
liques de France, dont le pré-
sident est M. Guibert, archevê-
que de Paris. Il est en outre,
membre fondateur des cercles
catholiques d'ouvriers, marié et
père de trois enfants.

Mme de Germiny est citée
comme une des plus jolies fem-
mes de Paris. Quand on parle
d'elle, on dit "la belle Madame
de Germiny."

Pour dire ce qu'a fait ce noble
personnage, il n'existe pas de
phrase assez obscure. A l'époque
de la décadence de l'anti-
quité, les historographes des
débauches auxqueltes s'adonnaient
les patriciens disaient crûment
ces choses! Mais la lan-
gue latine a des immunités que
ne possède aucun idiome vivant.

ajouta-t-elle, ne vous faudrait-il
pas un saint pour plaider votre
cause?

—Si mieux vous aimez, ma-
dame, appelez-moi Jacques ré-
pondit le soldat.

—Ceci est au moins catho-
lique; mais, ce n'est pas tout, j'im-
agine, Jacques quoi?

—Jacques Grinedal.

—Oh! voilà qui sent la Flan-
dre d'une lieue! Ce nom-là ne
se peut-il pas traduire en fran-
çais?

—Très-aisément: *Grinedal*
signifie tout juste *vallon vert* ou
verte vallée. Vous verrez que
mes aïeux sont nés au beau mi-
lieu d'une prairie, entre deux
collines.

—Alors, monsieur Grinedal
vous me permettez bien de vous
nommer M. de Verval?

—Eh! madame, est-il donc ma-
destinée de changer de noms à
tout propos?

—J'ignore si la chose est dans
votre destinée, mais elle est dans
mon désir.

—J'y souscris; mais encore
veuillez m'en dire les motifs?

—Je pourrais vous répondre
que vous vous nommez M. de
Verval parce que telle est ma
fantaisie. Vous aviez été baptisé
par le droit de l'épaulette, vous
l'êtes à présent par le droit
du caprice. Cette autorité

Cet homme, ce conseiller mu-
nicipal, ce dignitaire orthodoxe,
a été trouvé, par une soirée obs-
cure, dans un massif désert des
champs Elysées, en conversation
trop intime avec... un forçat en
rupture de ban!!!

Devant une telle ignominie,
qu'auriez-vous pensé qu'il con-
vint de faire? Tracer l'immonde
sacripant devant les tribunaux...
clouer son nom infâme au pilori
de l'opinion... l'exposer aux ra-
chats des plus vils scélérats,
moins vils encore que lui?...

Sans doute, c'est là le traite-
ment qu'il méritait qu'on lui in-
fligeât; mais, comme je le disais
plus haut, il y a des grâces d'E-
tat pour ceux que le cléricisme
protège. On s'est borné à le faire
entrer dans la plus confort-
table des maisons de santé, où il
jouit de toutes ses aises et où il
restera vraisemblablement jusqu'à
ce que l'indignation publique
soit calmée et qu'il soit oublié,
ce qui ne tardera guère, si
grande est la mobilité des es-
prits à Paris.

On prétend qu'il est fou. Or,
la veille du jour où il a été pris
en flagrant délit, M. de Ger-
miny assistait à une séance du
conseil municipal. M. Yves
Guyot, membre républicain de
cette assemblée, avait fait, contre
la police des mœurs, un discours
où le préfet de police venait de
combattre. Quand ce dernier eut
fini de parler, M. de Germiny
s'avança vers lui, lui serra les
mains et d'une voix pleine d'onc-
tion:

"Bravo! lui dit-il, je vous fé-
licite d'avoir défendu aussi élo-
quemment la morale outragée.
Je m'associe de tout mon cœur
à votre croisade contre l'envai-
sissement du vice et je suis fier
de me placer à vos côtés, pour
tenir haut et ferme, l'étendard
de la vertu et des bonnes
mœurs."

Il était réservé à notre époque
de voir Tartuffe dépassé.

SPECTATOR.

Courrier de la Mode.

(Pour la République.)

Dans les causeries que nous inau-
rons sur cet intéressant sujet: La Mode,
nous nous proposons d'être à la fois les
conseillers du sexe-faible et du sexe
fort. Un homme peut bien, sans être
accusé de frivolité, accorder quelque at-
tention à la coupe de son vêtement,
à la forme de son chapeau, à la cambrure
de ses bottes. N'est-ce pas votre avis,
Mesdames? Soyez franches: ne vous
sentez-vous pas, tout d'abord, préve-
nues en faveur d'un gentleman élégant
vêtu, sans toutefois que cette
élégance tombe dans l'affectation? Ne
visez-vous pas une préférence instinctive

pour l'homme soigneux de sa personne,
et, n'éprouvez-vous pas au contraire,
une répulsion irrésistible pour celui dont
les habits sont disgraciés?

Puisqu'il en est ainsi, l'homme a donc,
non seulement le droit, mais le devoir
de s'occuper des choses de la mode. Ce
n'est pas, j'imagine, un but à dédaigner,
que de conquérir nos suffrages... Aie!...

Puisqu'il en est ainsi, l'homme a donc,
non seulement le droit, mais le devoir
de s'occuper des choses de la mode. Ce
n'est pas, j'imagine, un but à dédaigner,
que de conquérir nos suffrages... Aie!...

Mais, comme il est admis que la fem-
me doit toujours avoir la préséance,
permettez-moi, quoiqu'il m'en coûte, de
vous quitter pour m'adresser d'abord à
mes charmantes lectrices.

Je ne sais pas quel temps il fait dans
votre pays. Mesdames, mais à Paris, il
fait bien vilain. Il pleut, les pavés sont
boueux et glissants, impossible de sor-
tir autrement qu'en voiture. De temps
en temps, une éclaircie survient; le vent
du nord balaye les nuages et sèche les
rues; mais alors, il fait froid, on gèle...
Lequel vaut mieux?

Il est vrai que pour nous préserver
du froid, nous avons nos longs man-
teaux fourrés. On porte beaucoup, cet
hiver, la robe à la mode et le grand par-
dessus à manches larges, toujours bordés
de fourrures, ainsi que les vêtements pa-
reils aux robes; dans ce dernier cas, on
y joint ordinairement une toque de
même étoffe, garnie de même fourrure.

En ce moment, on garnit beaucoup
les robes avec des galons brodés, posés
à plat.

Quand aux chapeaux, les formes en
sont excessivement variées, ainsi que
les garnitures. Cartable de toilette est
certainement celui dans lequel la fau-
tiste et le caprice jouent le plus grand
rôle. Aussi ne saurais-je trop vous
conseiller de vous adresser aux bonnes
faiseuses.

Je ne saurais terminer cette première
causerie sans vous parler des parfums à
la mode. Rien de plus exquis, de plus
suave, de plus aristocratique que la par-
fumerie Oriza de Legrand. Tous les
produits de cette maison ont acquis
une renommée bien due à leurs merveil-
leuses qualités.

Vous parlerai-je du savon Oriza, qui
adoucit et blanchit la peau en lui com-
muniquant son doux parfum? L'Oriza
crème moussieuse pour les bains... et
aussi pour la barbe, Mesdames? mon
mari qui n'en a pas d'autre, m'affirme
qu'elle est délicieusement onctueuse et
qu'elle facilite l'action du rasoir. Je
n'en finirais pas si je voulais vous citer
toutes les productions de la maison Le-
grand: Huiles, cosmétiques, pommades,
dentifrices, parfums pour le mou-
choir, eau de toilette, lotions et crèmes
pour entretenir la beauté du visage, etc.,
etc.; mais, je ne veux pas vous laisser
par un bavardage trop prolongé. Main-
tenant que nous avons fait connaissance,
je vous dis au revoir, car tous les
quatre jours, si vous voulez bien le per-

mettre, je reviendrai à cette même place,
vous raconter ce qu'il y a de nouveau
dans le monde si changeant, et toujours
si gracieux de la mode.

CELIMENE.

Un Drapeau.

Le Soir a reçu communication de la
lettre suivante, que son collaborateur,
M. le marquis de Bellevue, vient d'adres-
ser à M. Tissot:

10 décembre 1876.

Monsieur, — Dans le livre qui termine la
si remarquable série de vos études sur
les Prussiens, le *Voyage aux Pays an-
nés*, je lis à la page 271 le passage
suivant: "Dans la salle à manger des
officiers badois, au château de Carls-
ruhe, on voit un trophée d'une autre es-
pèce, c'est le drapeau, tout imprégné
du sang des francs-tireurs de Neully,
qu'un sergent badois trouva sous le ca-
davre d'un soldat français. "Vous avez
été, en cette circonstance, la victime
de "la bonne foi allemande." "J'i-
gnore quelle peut être la guenille
sanglante que l'on montre à Carlsruhe,
mais je déclare qu'elle ne saurait être ce
qu'on prétend qu'elle est.

La compagnie des francs-tireurs de
Neully (Seine) n'a jamais eu qu'un
seul drapeau, qui lui fut confié lors de
sa formation, en août 1870, et qu'elle
remet entre les mains du général com-
mandant la 7e division militaire, à Be-
necourt, en janvier 1871. Ce drapeau,
lacé par les balles ennemies, avait vu
fuir devant eux ceux qui le défendaient et
qui le portaient les troupes badoises
dans toutes les circonstances où la com-
pagnie de Neully avait eu affaire aux
soldats du général Werder, c'est-à-dire à
Celles (Vosges), le 23 septembre; à la
défense de Raon l'Étape (Vosges), le
27 septembre; au combat de la Bour-
gogne (Vosges), le 6 octobre 1870.

Dans cette dernière rencontre, la
compagnie de Neully, chargée par le
général Camille, qui l'avait incorpo-
rée dans son corps d'armée, de défendre
le village de Saint-Remy formant la
gauche de son ordre de bataille, après
avoir victorieusement gardé la po-
sition depuis 7 heures du matin jus-
qu'à trois heures de l'après-midi et re-
poussé les attaques d'un régiment d'in-
fanterie badoise soutenu par le feu de
quatre pièces de campagne, ne se reti-
rait qu'après avoir vu tomber son capi-
taine, son lieutenant et trente-trois
sous-officiers et soldats morts ou mor-
tellement blessés.

J'étais alors sous-lieutenant de cette
compagnie et je pris le commandement
des 77 hommes survivants qui suivirent
l'armée dans sa retraite sur Epinal, em-
portant le drapeau et les blessés, pen-
dant que l'ennemi vainement stimulé
par coups de plat de sabre par ses officiers,
abandonna tout ce qui lui restait de
bataille pour s'en retourner à Raon-
l'Étape, massacrer des femmes et des
enfants.

Ce ne fut pas au combat de Châtillon
le-Duc (Doubs), le 22 octobre, que la
compagnie dont j'étais alors l'honneur
d'être le commandant perdit son dra-
peau, puisque l'ennemi fut mis en pleine
déroute. Ce ne fut pas davantage au
combat d'Héricourt (Haute-Savoie, les
15, 16 et 17 janvier 1871, alors que la
compagnie de Neully appartenait à la
3e division du 24e corps et combattait
encore sous mes yeux.

Je déclare donc bien haut, dans l'es-
poir que cette déclaration arrivera jus-
qu'à ceux qu'elle doit atteindre, que les
soldats badois, constamment battus par
les miens, n'ont jamais pris le drapeau
de ma compagnie, et que les officiers badois
qui prétendent en être possesseurs le
donne en mon nom et au nom des braves
gens qui ont servi sous mes ordres, le
dément le plus formel.

Marquis de BELLEVUE.

Ancien capitaine des Francs-Tireurs
de Neully, ancien intendant mili-
taire du 1re et 2e corps.

Feuilleton de "La République"

BELLE-ROSE.

(par Amédée Achard.)

XII

LES REVES D'UN JOUR D'ETE

Suite.

La noble fierté, l'audace calme
et réfléchie de Belle-Rose,
avaient surpris madame de Châ-
teaufort; sa jeunesse, sa beauté,
l'avaient émue; sa franchise, son
dévouement, son péril, la tou-
chèrent. Sous l'habit d'un sol-
dat, elle venait de reconnaître le
langage et les sentiments d'un
gentilhomme; jamais tant d'iso-
lement et de résolution ne lui
étaient apparus sous la figure
grave et charmante d'un jeune
homme. A cette destinée obscu-
re, déjà éprouvée par la souffran-
ce, se mêlait le prestige du mal-
heur. Belle-Rose s'était révélée à
madame de Châteaufort au mi-
lieu de circonstances qui se rat-
tachaient à une époque de sa vie
dont elle ne pouvait perdre le
souvenir; il s'était montré plein,
tout à la fois, de hardiesse et de
noble confiance; il lui avait sau-
vé la vie et lui avait offert la si-
enne en échange; autour de sa
jeune tête rayonnait l'aurole
d'un amour mystérieux. Est-il

surprenant que la curiosité, l'é-
tonnement, l'intérêt, mille sen-
sations confuses et inexplicables
autant qu'inexplicables, eussent
retenu madame de Châteaufort
auprès du corps sanglant de
Belle-Rose? Quand elle fut res-
tée, elle oublia M. de Villebray,
et quand elle eut oublié l'officier,
elle aimait le soldat. Mais cet
amour nouveau ne triompha
pas de son orgueil sans combats.
Vingt fois révoltée contre les
sentiments tumultueux et tendres
que cette passion née du bas-
sard soulevait dans son cœur,
elle voulait briser la chaîne qui la
retenait au chevet du malade,
mais elle ne réussissait à s'éloi-
gner une heure que pour revenir
bientôt plus enflammée et plus
soumise. Ce n'était pas la femme
impérieuse de qui les paroles
étaient des commandements, qui
choisisait dans la foule des cour-
tisans, et savait rester libre et
maîtresse même au lieu des ses
égarements. Elle aimait, et les
dédains de son âme se fondaient
au souffle d'une tendresse infinie
autant qu'imprévue. Penchée
sur le lit où la fièvre clouait Bel-
le-Rose, elle écoutait son délire,
le cœur bondissant à chaque pa-
role, et laissant couler sans les
voir des larmes auxquelles ses
paupières n'étaient plus accou-
tümées. Quand vint la conva-
les-

cence, madame de Châteaufort
en égard les premiers jours par
sa présence assidue et les mille
enchantelements de son esprit, et
la première fois que Belle-Rose
passa le seuil de sa chambre,
elle lui fit un appui de son
bras. Belle-Rose aimait tou-
jours madame d'Albergothi,
mais il faut avouer aussi
qu'ils s'appuyaient volontiers sur
le bras de madame de Châteauf-
ort. Certes, pour rien au monde
il n'eût voulu trahir celle à qui
toute son âme s'était donnée;
mais il ne se résignait pas sans
douleur à la nécessité de quitter
le château où un si doux asile lui
était offert. Quand il était seul,
toutes ses pensées allaient à Su-
zanne; mais au moindre frôle-
ment d'une robe de satin glis-
sant sur le sable des sentiers,
tous les rêves secrets, tous les
désirs confus de sa jeunesse vo-
laient vers madame de Châteauf-
ort. Son amour pour madame
d'Albergothi était pur et calme
comme un lac voilé de saules;
il voyait jusqu'au fond du pre-
mier regard, et son cœur y puis-
ait une tendre mélancolie qui
laidait à ses rêves leur certitude
et leur limpidité; mais à la vue
de Geneviève de Châteaufort,
toute son âme se troublait, un
tumulte étrange se faisait dans
sa pensée, il sentait monter à

ses lèvres mille paroles, la re-
gardait éperdu et fuyait, ne sa-
chant plus si l'amour était ce
culte sincère et profond qu'il
voulait au nom de Suzanne,

"LA REPUBLIQUE."

Samedi, 13 Janvier, 1876.

Lucy Hooper

et ses correspondances Parisiennes.

La plupart des journaux américains de New-York se paient les services d'un correspondant parisien, mais il faut avouer que quelques uns de nos grands confrères font un bien curieux choix des personnes qu'ils envoient de l'autre côté de l'Atlantique pour étudier la France, ses mœurs et ses institutions. Nous n'en voulons d'autre preuve que les lettres de Lucy Hamilton Hooper, adresse chaque semaine, de Paris, au *World* de New-York. Ce serait à croire à une inimitié et à une haine systématique de tout ce qui est français de la part du *World*, si nous ne savions que ce journal s'est, au contraire, toujours montré fort sympathique pour la France, à l'occasion de ses derniers revers. C'est donc à Lucy Hooper elle-même qu'il faut s'en prendre, et Dieu sait, si nous avons raison de relever ses correspondances. Pour ceux qui connaissent la réputation littéraire que s'est faite, aux Etats-Unis Mme Hooper, c'est vraiment à n'y pas croire. A une ignorance presque complète du français qu'elle se plait à afficher dans ses correspondances, en estroplant ça et là quelques phrases de notre langue, Madame Hooper a la manie de faire à tort et à travers des citations françaises qui n'ont, la plupart du temps, aucun rapport avec le sujet qu'elle traite.

Nous en avons maintes preuves sous les yeux, mais nous n'en citerons qu'une, qui vaut à elle seule son pesant d'or, tant il y a dans ces deux lignes fabriquées ou empruntées à quelque chansonnette de barrière, de poésie grotesque et de prétentions ridicules. Lucy Hooper entonne le refrain bien connu des Américains en général, et intitulé son paragraphe :

FRENCH DEMORALIZATION.
Les Français, les Français,
Toujours comme ça!

Est-ce assez... tout ce que vous voudrez?

Et elle continue sur le même ton à nous parler de l'immoralité de tous les hommes publics en France. Elle nous cite Thiers, Victor Hugo, Jules Simon, Gambetta etc., qui, paraît-il, ont tous des maîtresses! Pour Jules Simon ou Gambetta, passe encore, quoique, comme Mme Hooper, nous ne soyons pas dans leur intimité pour leur demander leurs secrets; mais pour M. Thiers et Victor Hugo... nous ne nous en serions pas doutés. Diantre! il paraîtrait que ces deux illustres vieillards en sont encore à se permettre des folies de jeunesse: M. Thiers à l'âge de 80 ans et Victor Hugo à l'âge de 75! Ou diable, Mme Hooper, avez-vous appris toutes ces jolies nouvelles? Ce serait à croire, si vous n'étiez femme éminem-

ment respectable, que vous vous permettez vous-même des indiscretions, où qu'il existe, quelque part, à Paris, un mauvais farceur qui vous en raconte de belles!

A propos de Jules Simon, citons textuellement une anecdote que Mme Hooper appelle caractéristique de la liberté—lisez licence—de langage qui existe à Paris:

"Une dame américaine" écrit Mme Hooper, assistait il y a quelques jours à une conférence de M. Jules Simon. Pendant la conférence, un gentleman (?) français, ami de la dame en question, lui montra du doigt (sic) Mme Jules Simon qui se trouvait dans la salle:

—Cette dame! l'épouse de Jules Simon. Dieu! qu'elle est laide!

—Oh Madame! répondit le gentleman avec enthousiasme, si vous connaissez sa maîtresse, elle est adorablement belle!!

Voici une lady et un gentleman qui vous ont un air de savoir vivre et de politesse qui sent plutôt le quartier Bréda que le faubourg St. Honoré, et permettez nous de vous demander, Mme Hooper, comme Geronte à son fils dans les *Fourberies de Scapin*:

—Que diable allez-vous faire dans cette galère?

Les dames et les gentlemen qui assistent aux conférences du président du conseil des ministres, à Paris, ne parlent pas si lestement d'une femme honnête et intelligente—qu'elle soit belle ou laide—en accablant son nom à des propos de cabinet particulier.

Quant à Victor Hugo, vous nous citez si jolis vers dans votre correspondance:

Les Français, les Français
Toujours comme ça!

Qu'il nous est permis de croire, Mme Hooper, que vous n'êtes pas dans l'intimité du maître, que vous n'êtes pas non plus très forte en versification française et que l'auteur des *Orientales* doit être classé par vous au niveau des faiseurs de chansons du genre Theresa.

Nous n'avons certes pas la prétention d'engager ici une discussion avec le correspondant parisien du *World*, sur le plus ou moins de délicatesse morale qui existe en France, parmi les hommes publics, mais si Mme Hooper voulait par hasard faire des comparaisons entre la moralité de ses compatriotes qui sont aux affaires et la moralité des dignitaires français, nous l'inviterions à se rendre jusqu'à St. Louis, en passant par New York, afin de pouvoir se rendre compte par elle-même du haut sentiment d'honneur et de probité qui inspire la plupart de nos officiers publics. Ce sont généralement des hommes incorruptibles, —comme à New-York; sobres,—encore comme à New York; et qui ne voudraient jamais risquer un dollar sur une table de jeu,—tout comme les sénateurs de New-York.

Mme Hooper après avoir po-

sé en moraliste, nous parle ensuite de l'Exposition de 1878 et nous apprend que l'abstention de l'Allemagne produit un très mauvais effet dans les cercles commerciaux et industriels en France. Si ses informations sur l'Exposition sont puisées à aussi bonne source que les ridicules cancanes qu'elle publie sur M. Thiers et Victor Hugo, nous n'avons guère à nous en occuper, si ce n'est pour y signaler une autre preuve du dénigrement systématique qu'elle a entrepris contre cette France qui lui donne actuellement l'hospitalité.

Mme Hooper laisse percer l'oreille en faisant allusion à l'Allemagne, et il n'est pas très difficile de voir que ses sympathies—naturelles ou payées—sont avec les casques à paratonnerre. Mais alors, Madame, votre place n'est pas à Paris; elle est à Berlin, parmi vos amis

Il existe en Europe un peuple qui garde rancune à la France, du mal... qu'il lui a fait. C'est l'Allemagne. Le gouvernement Allemand a pris la résolution définitive de ne pas concourir à l'Exposition de 1878.

A quels mobiles a-t-il obéi en prenant cette décision? Demandez les aux juges de l'Exposition de Philadelphie; demandez les à la liste des récompenses accordées à l'Allemagne; demandez les à la crise financière et industrielle qui paralyse tout chez les vainqueurs de 1870, et les chiffres vous répondront d'une manière bien éloquent, que quand une grande nation consacre son intelligence et ses ressources à fonder des gros canons et à fabriquer des fusils à aiguille, il lui est impossible de soutenir son prestige, dans une exposition générale des produits de la paix, de l'intelligence et de l'industrie.

Voilà ce qui a décidé l'Allemagne à ne pas se rendre à Paris, en 1878.

Ne vous en déplaît, Mme Hooper.

Cornelius Vanderbilt.

Le commodore Vanderbilt qui est mort à New-York il y a quelques jours, était probablement le plus riche particulier des Etats-Unis; il était l'un des plus pauvres au début de sa vie, et il n'a jamais rien dû de son immense fortune qu'à son travail et à son intelligence. Le commodore était le fils de ses œuvres, ce que nous appelons ici en Amérique un "self made man." Né en 1794 à Staten Island, de parents pauvres, Cornelius Vanderbilt a montré de bonne heure une aptitude particulière pour les affaires. De simple batelier, il devint capitaine de "steamboat", ensuite constructeur de navires. C'est lui qui au commencement de la guerre de sécession fit présent au gouvernement fédéral d'une frégate toute armée et équipée la "C. Vanderbilt", et pour laquelle il reçut les remerciements du Congrès National. Le commodore se lança ensuite dans les spéculations de chemins de fer, et ne tarda pas à contrôler les principales lignes du pays. Quoique son instruction première ait été très négligée, le commodore était arrivé à acquiescer des notions étendues, dans les branches pratiques de la vie civilisée. A l'âge de 19 ans, il a épousé Sophia Johnson, sa cousine; dont il a eu treize enfants. Dix des enfants du commodore lui survivent, deux fils et

deux filles. Mme Vanderbilt est décédée en 1868, et son mari a épousé en secondes nocces, miss Crawford, aujourd'hui sa veuve. La fortune laissée par le défunt est estimée rondement à cent millions de dollars. Le commodore avait depuis longtemps pris toutes ses dispositions pour l'éventualité de sa mort, de sorte que cet événement ayant été "escompté" n'a pas affecté le marché financier.

La Statue de la Liberté.

On lit dans le *Courrier des E. U.*

La semaine dernière à New-York, dans les salons du Century Club une réunion ayant pour objet de donner une nouvelle impulsion à l'œuvre de l'érection la statue de la Liberté éclairant le monde sur l'île de Bedloe's Island, dans la baie de New-York. Parmi les personnes présentes on remarquait MM. Everts, président, John Jay Richard Butler, F. Coudert, juge Hilton, Joseph Choate, Henry F. Spaulding, Samuel D. Babcock, Algernon S. Sullivan, Clark Bell, W. H. Appleton, Theodore Roosevelt, John A. Weeks, J. Seaver Page, John T. Deny, Samuel Avery, Edward Moran et John Moran. Une grande toile, peinte par M. Edward Moran, et représentant "le Commerce des Nations rendant hommage à la Liberté", ornait la paroi de la salle à l'arrière du fauteuil du président. Cette peinture est par elle-même une œuvre remarquable. Au centre s'élève la belle statue de Bartholdi, et l'île est entourée de navires échequant pavaises aux couleurs de toutes les nations, et croisant toutes voiles déployées sous le feu des sautes tirées par les canons du fort. C'est l'inauguration idéale du monument décoré lui-même des pavillons unis de la France et des Etats-Unis. M. Seaver a lu un poème composé pour la circonstance par M. John Moran. M. Everts a raconté l'origine de l'entreprise et a rappelé que cent vingt-huit municipalités de France avaient financièrement contribué aux dépenses qu'elle nécessitait. Il a dit que la part contributive du peuple américain devrait être d'environ \$125,000 pour exécuter les travaux d'installation, et que ces souscriptions devraient être recueillies: dans ce but il a proposé de nommer à cet effet un comité de vingt membres. Le colonel Hawkins a demandé qu'il fut adressé à la législature de l'Etat une pétition sollicitant une allocation pour venir en aide aux contributions privées. Cette proposition a été combattue par M. Parke Goodwin, par F. Coudert et par le juge Noah Davis, qui ont pensé qu'une entreprise ayant dans une certaine mesure un caractère local perdrait de sa popularité si elle devait peser sur la généralité des contribuables de l'Etat. Ces considérations ont semblé prévaloir, et l'assemblée a résolu de laisser la question à la discrétion du comité qui devra être nommé. M. Everts a été chargé de la formation de ce comité, qui sera choisi ultérieurement, le président désirant s'assurer d'abord des dispositions des personnes dont le nom pourrait être suggéré. Plusieurs discours ont encore été prononcés par MM. Coudert, Hawkins, Bartholdi, Roosevelt et autres. Le comité sera nommé prochainement.

Encore un Naufrage.

Décédément la Compagnie transatlantique joue de malheur, et cette fois encore, c'est le steamer "l'Amérique", qui vient d'être mis à la côte par un pilote du port de New-York, aux environs de Seabright. L'Amérique avait à bord 3 passagers de 1re classe, 50 de seconde et de troisième, et un équipage de 162 officiers et matelots. Heureusement que tous ont été sauvés, à l'exception de trois marins qui ont perdu la vie en essayant de gagner le rivage avec la chaloupe du bord. Le navire est échoué sur les sables, mais on espère pouvoir le retirer de sa dangereuse position avec la marée montante. Au moment où nous écrivons, l'Amérique n'avait encore subi aucun dommage sérieux et les agents de la Compagnie à New-York sont en train d'organiser les secours nécessaires afin de le remettre à flot.

Ali Baba & Cie.

Une seconde édition de l'histoire des 40 voleurs de la fable, vient de se produire sur la ligne de St. Louis à Chicago via Alton. Il paraîtrait que lundi vers 5 hrs. de l'après midi, au moment où le train venant de Chicago entrerait en gare à Springfield, l'affluence des voyageurs à la station était considérable, et qu'un grand encombrement s'ensuivit sur la plateforme, pour gagner les voitures. Une bande de pickpockets aux aguets, profita immédiatement de la confusion générale, pour faire une récolte abondante de porte-monnaie, de montres etc. etc. Quand le conducteur donna le signal du départ, les filous s'esquivèrent parmi la foule, lestés de leur butin. Il est parfaitement inutile de dire qu'ils n'ont pas été arrêtés, c'est le contraire qui serait étonnant, et que quant même le seraient-ils, leurs avocats découvrirait une excuse ou un vice de forme quelconques, qui motiveraient leur mise en liberté immédiate.

Ça et là.

—Les démocrates de la Louisiane sont absolument décidés à ne pas reconnaître le gouvernement de M. Packard et à considérer M. Nicols comme le gouverneur légalement élu de l'Etat. On annonce qu'environ quatre cents maisons de commerce de la Nouvelle-Orléans viennent de publier un appel dans lequel elles s'engagent à payer d'avance, pour défrayer les dépenses du gouvernement de M. Nicols, 500 des impôts dus par elles pour l'année 1877 et invitent tous les citoyens de l'Etat à suivre leur exemple.

—M. Brenier de Montmorand, ministre de France en Chine, a invité le gouvernement chinois à prendre part à l'Exposition universelle de 1878. Conformément à cette invitation, le Tsung-Li-Yamen (Conseil privé) a donné ordre à M. Hart, inspecteur général des douanes maritimes, de réunir les objets les plus rares et les plus curieux et de les envoyer ensuite à Paris, comme il a été fait lors de l'Exposition de Vienne en 1873 et celle de Philadelphie en 1876.

—Une lettre vient d'être adressée aux membres du Congrès qui représentent la ville de New-York pour leur demander de proposer au Congrès l'abandon par le gouvernement des Etats-Unis des \$1,500,000 avancés par lui à l'Exposition de Philadelphie. Cette lettre est signée de trente et un noms parmi lesquels, nous remarquons plusieurs des gros bonnets du commerce et de la finance.

—L'inauguration de la statue de Mirabeau a eu lieu à Aix. A deux heures, les autorités se trouvaient réunies dans la salle Verte, sous la présidence de M. Doniol, préfet du département, ayant à côté de lui Vauluche. Deux discours ont été prononcés par le préfet et par M. Bédarides, maire de la ville.

Le maire a fait un éloge éloquent et vivement applaudi du grand orateur de la Révolution.

A huit heures a eu lieu un feu d'artifice; sur la pièce principale figuraient les mots: "Vive la République!"

—Le jour de Noël, vers cinq heures, dit le *Courrier* de San Francisco, un Italien nommé Joseph Gardella, paraissant fort excité et sous l'influence de la boisson, entra dans un débit de bière de la rue Dupont tenu par Charles Kreuder. Puis sans prononcer une parole, il tira de sa poche un couteau-poignard et en frappa le bar-keeper qui avait heureusement évité le coup net et atteint qu'à la cuisse. Il se disposait également à attaquer le propriétaire du lieu, lorsque la femme de ce dernier s'étant précipitée au devant de son mari, ce dernier alla couper la figure à un pauvre diable d'infirmier qui se trouvait dans le dit établissement. Par un hasard malencontreux, notre compatriote Armand Austet (l'un des associés de la brasserie Lafayette) venant à entrer au même instant, Gardella tourna sa rage contre lui et lui plongea son couteau dans le ventre. Puis, profitant du tumulte qui s'ensuivit, l'assassin prit la fuite.

Mais il n'avait pas fait cent pas dans la rue lorsqu'il vit se jeter dans les bras d'un policier qui l'arrêta aussitôt et le conduisit en prison, où il a été écroué sous une triple accusation de tentative de meurtre.

Quant à notre malheureux compatriote, il a succombé hier vers midi aux suites de son affreuse blessure. Le défunt était âgé de 25 ans et natif d'Alsace.

—Le monument d'Auber est terminé. Sur la pyramide en marbre noir qui surmonte le tombeau on a gravé les inscriptions suivantes:

Sur la face principale: Auber (Daniel-François-Esprit) né à Caen, le 29 janvier 1782, mort à Paris, le 22 mai 1871.

Sur les deux faces latérales, on lit les titres, au nombre de quarante-huit, des principales compositions du maître; les trois premières sont: *Acton, les Chaperons blancs, le Sifour militaire*; et les deux dernières: *le Premier jour de bonheur et Réve d'Amour*.

On fixera bientôt le jour de l'inauguration.

ST. LOUIS.

Chronique Théâtrale.

Malgré une tempête de neige et un froid à faire sourire les ours blancs du Jardin Zoologique, il y avait représentation, dimanche dernier, au théâtre de l'Apollo, par les amateurs du Cercle Philharmonique. Le public, avec un courage et une détermination que nous ne saurions trop louer, en dépit du mauvais temps, s'était rendu à l'invitation du Cercle, et bien lui en a pris, car nous avons passé une fort agréable soirée. La représentation commença par *Le Code des femmes*, comédie de M. Dumanor. La pièce par elle-même ne vaut pas grand, chose, mais les amateurs ont su lui donner un entrain qui l'a fait accepter du public par des applaudissements répétés. Le régisseur du Cercle, Emile Boulanger, tenait le rôle de Paul Fauvel et Mme E. Boulanger, sa femme, remplissait celui d'Emma, femme de Paul. M. et Mme Boulanger ont bien joué, tout bien joué, comme d'habitude. L'avocat Mignonnet à qui il fallait absolument un petit soufflet pour mener à bonne fin sa cause de divorce, était personnifié par M. Desbazeilles qui a rempli avec verve et finesse le rôle le plus difficile de la pièce. M. E. Favereau était parfaitement à son aise comme "mon cousin Lucien" qu'en avait reçu, lui, les soufflets sur la figure et... autre part, et M. Mason faisait un bon domestique. Le programme mentionnait une femme de chambre, Jeanne, mais il paraîtrait que la direction avait trouvé à propos de supprimer, sans en rien dire au public, la servante de Mme Fauvel. Il est vrai que les temps sont durs et que les domestiques sont d'une exigence...

—L'intermède, *Jean qui pleure et Jean qui rit*, eut un vrai succès de tout genre et les applaudissements du public ont prouvé, encore une fois, à MM. Schultz et Dubois qui personnaient les Jean-Jean que l'on éprouvait toujours un véritable plaisir à les entendre.

La pièce de résistance était sans contredit "*La Lagon de Trompette*", joli vaudeville de M. Laurence qui l'on avait affublé, nous ne savons trop pourquoi, du titre d'Opéra-bouffe. "You must draw a line, somewhere, you know", comme disent les Américains, mais comme après tout le titre n'y fait pas grand'chose et que la pièce a été fort bien jouée, passons outre. A tout seigneur tout honneur, commençons par les dames. Le rôle fort difficile de Julie, comtesse de Blinville était joué par Mme L. Allemand. Pour la première fois, croyons nous, Mme Allemand bravait les teux de la rampe et son début, à part une timidité bien naturelle, a été un franc succès. Elle dit bien, chante bien et joue bien. Nous espérons l'entendre encore. Mlle L. Boulanger a déjà fait ses preuves et le rôle d'Olivette a été joué par elle en artiste qui se sent à l'aise sur la scène. Célestin, le cousin amoureux et le héros de la pièce était personnifié par M. Arthur Roy qui a su se tirer à merveille

d'une position fort difficile, en transformant graduellement et avec art le caractère d'un collégien en celui d'un petit maître de la cour de Louis XV. Le trompette Magioire, M. R. Dubois, était un gaillard qui donnait des leçons à son élève, M. Célestin, tout en prêchant d'exemple auprès de la jolie Olivette; aussi l'élève en fut-il bientôt autant que le maître. Nous avons déjà eu l'occasion de dire que M. Dubois jouait bien et nous prenons plaisir à le répéter ici. M. Godillot avait à remplir le rôle du marquis de Paladru, major de mousquetaires; le côté militaire du personnage lui allait fort bien, mais ses manières étaient peut-être un peu raides pour un marquis amoureux du 18e siècle. Nous nous reprocherions de ne pas faire mention du joli duo: *Tambour battant* de M. Emile Boulanger, chanté par MM. Dubois et Roy. Il ont été bissés et ce n'était que justice.

Somme toute, jolie soirée et public nombreux, si nous prenons en considération le froid et la tempête qu'il faisait au dehors.

Cercle Philharmonique.

St. Louis, le 10 janvier 1877.

M. le rédacteur,

Comme il est de notoriété publique que quelques personnes ont affirmé, soit par ignorance de nos règlements ou autrement, que les recettes des représentations du Cercle Philharmonique allaient grossir la bourse de quelques particuliers, nous vous demandons de vouloir bien publier la déclaration suivante faite au nom et par ordre du bureau de notre société:

10 Le préambule de notre constitution porte que notre société a pour but d'entretenir des relations amicales avec la colonie française de St. Louis, en donnant des représentations théâtrales, soirées dansantes et autres sortes d'amusements.

20 Nous déclarons au nom de la Société que les fonds du cercle seront employés exclusivement pour fonder à St. Louis un club où les Français qui désireront se joindre à nous pourront passer leurs moments de loisir, soit en lisant les journaux français et anglais que nous mettrons à leur disposition, soit en causant ou en s'amusant de toute autre manière qu'il leur plaira.

30 L'assertion que les représentations étaient faites au profit d'une ou de plusieurs personnes, tout ridicule qu'elle soit, nous donne l'occasion de mettre sous les yeux du public, une déclaration qui ne saurait laisser d'équivoque dans l'esprit des personnes qui sont sympathiques à tout mouvement qui peut avoir pour but d'unir plus étroitement les membres de la colonie française de St. Louis.

Le secrétaire, Le Président

R. DUBOIS, J. A. SCHULTZ.

Les voleurs de grand chemin opèrent depuis quelques jours sur les routes qui mènent à East St. Louis. On signale plusieurs fermiers qui ont été arrêtés et dépouillés de leur argent.

Il paraît que depuis longtemps, la récolte de glace n'avait été aussi abondante que cette année, à St. Louis. Les brasseurs, surtout, en profitent pour remplir leurs caves.

Lundi dernier des passants ont découvert sur la route de Florissant, à environ 8 miles de St. Louis, le corps inanimé de Frank Schaefer, un scieur de bois. Il paraîtrait que dimanche passé, Schaefer, avait absorbé une grande quantité de liqueurs, et qu'en se retournant chez lui il est tombé le long de la route, s'est endormi, et a été gelé à mort.

Nos lecteurs se rappellent probablement encore qu'il y a plusieurs semaines un marchand du comté de Osage, nommé Peter W. Muenks, fut victime d'un vol de \$615 au "Denison House", au coin de la sixième rue et Market. Muenks avait déposé son argent les mains du propriétaire de l'établissement, un nommé Garland, avec prière de l'enterrer dans le coffre-fort de l'hôtel. Deux jours après, quand Muenks alla réclamer son bien, Garland eût l'air de tomber des nues, et lui dit qu'il ignorait ce dont il s'agissait. Le

propriétaire fut arrêté, mais presque immédiatement relâché sous caution. Mardi dernier, la cause fut appelée devant le grand jury, qui après une courte délibération décida en sa haute sagesse qu'à l'époque du vol, Garland faisait la noce depuis plusieurs jours, et que par conséquent (sic) le vol avait dû être commis par une personne restée inconnue jusqu'ici. Garland s'est retiré de la cour le sourire sur les lèvres, mais c'est M. Muenks qui n'est pas content!

Deux jeunes gens ont essayé de passer deux billets de dix dollars contrefaits, à notre compatriote Frank Trau qui comme on le sait tient un magasin de poètes au No. 1712 de l'avenue Franklin.

Dans la nuit de dimanche à lundi dernier, un individu s'est introduit dans la maison de A. F. Herwig, 814 Walnut street, et y a volé... une basse. M. Herwig est le chef d'orchestre de la "Metropolitan band."

Les voleurs de grand chemin continuent de plus belle leurs exploits sur les routes qui mènent à Bridgeton et à St. Charles, et tous les efforts de la police n'ont pu, jusqu'à présent, mettre un terme à ces déprédations, ni en découvrir les auteurs. Les bandits en question, sont non seulement des plus déterminés, mais encore ils semblent opérer avec une intelligence peu commune; c'est là ce qui explique, comment ils ont déjà jusqu'à présent les mesures et les pièges que leur tend constamment la police. La mort terrible et mystérieuse du policier Biefield, a porté au comble l'émotion et l'indignation du public. Beaucoup de personnes voient là un nouveau crime à imputer aux bandits. Evidemment, la frayeur populaire augmente encore le danger et des récits d'aventures invraisemblables ont cours. Quoiqu'il en soit, cet état de choses a porté le désarroi parmi la population des campagnes, et il faut espérer que les autorités mettront bientôt la main sur ces hardis malfaiteurs.

Une jeune femme, apparemment d'origine allemande, sollicité depuis quelques jours des fonds parmi les marchands de notre ville, pour, dit-elle, faire venir sa mère d'Europe. Il paraît que c'est une aventurière.

Harry Boyle, conducteur d'un train de marchandises, a été tué accidentellement mercredi matin à l'Union depot. Boyle était occupé à accoupler des cars, quand il a glissé et est tombé sur la voie. Les roues lui ont passé sur le cou et une partie de la tête, causant une mort instantanée.

Nos lecteurs verront plus loin dans nos colonnes, l'annonce du bal qui sera donné par la société française d'aidemutuelle de St. Louis, le 10 Février prochain, au Concert Hall, rue Market. Il est parfaitement inutile d'encourager nos compatriotes à se rendre en foule à cette soirée, car tous comprennent le but philanthropique qui leur fait un devoir de contribuer au succès du bal annuel de nos amis de "l'aidemutuelle". On peut se procurer des billets de la plupart des membres de la société et au bureau de LA REPUBLIQUE, 520 Pine St.

Nous avons remarqué avec plaisir, dimanche dernier, que le Cercle Philharmonique avait eu la bonne idée de placer un transparent illuminé pour indiquer au public l'entrée de la salle du théâtre de l'Apollo. Cette enseigne peinte par M. Piednoir fait honneur au talent de l'artiste et la double avantage de faire une bonne réclame au Cercle et de guider les personnes qui marchent la tempête et le froid, tiennent à assister aux représentations mensuelles du cercle.

Un sleigh traîné par six chevaux, a été renversé ces jours derniers au coin de la onzième rue et de Christy ave. Une dame, dont le nom n'est resté inconnu, a été blessée très sérieusement.

M. Mathis ancien flébanier postiste de Paris ayant travaillé à Londres et à Dublin, a l'honneur de prévenir les dames, qu'il vient de fabriquer un assortiment de bouillottes qu'il vendra à des prix très modérés, ainsi qu'il suit.

madame de Châteaufort. Mille flammes s'échappaient par les balcons où tourbillonnaient des flots d'étincelles. Au même instant partaient de tous côtés des cris d'épouvante, et les femmes de la duchesse, surprises par l'incendie au milieu de leur sommeil, s'élançèrent de chambre en chambre, à demi nues; pleines de terreurs, elles couraient au hasard, fuyant les flammes qui serpentaient le long des façades, dévoraient les tentures, s'épanouissaient en panaches flamboyants au bout des cheminées embrasées, et roulaient comme des vagues sous l'effort du vent. Les gardes et les laquais, réveillés par les bruits menaçants de l'incendie, s'armèrent d'échelles et de seaux; tous les gens du château furent sur pied à l'instant et coururent vers le corps de logis où pétillait le feu. Le premier, Belle-Rose reconnut l'imminence et la grandeur du péril; l'incendie, communiqué sans doute à quelque rideau par une bougie oubliée, devait faire de rapides progrès dans un appartement où la soie, les tapis, les tentures, les meubles entassés prétaient mille aliments à son impétuosité. Un cri d'horreur s'échappa de ses lèvres, il bondit, et gagnant l'escalier, il parvint en une seconde à l'étage où

reposait madame de Châteaufort. L'effroi triplait ses forces; la première porte qu'il rencontra vola en éclats du premier choc, et il se jeta dans l'appartement où serpentaient les flammes. Les chambrières passaient à ses côtés comme des fantômes. Belle-Rose avançait toujours, une dernière porte tomba sous l'effort de ses mains puissantes, un tourbillon de fumée et d'étincelles l'enveloppa, mais il avait déjà saisi dans ses bras le corps d'une femme qui l'appela. Alors, plus rapide qu'une flèche, allégé par le précieux fardeau qui se collait à sa poitrine, bondissant sur les parquets noircis, entre les murs calcinés, sur l'escalier brûlant, il franchit le perron avec la foudroyante rapidité d'une ombre, et fuyant l'incendie dont l'éclat le poursuivait, il déposa Geneviève dans un pavillon bâti sur la lisière du parc. Madame de Châteaufort, à demi suffoquée, avait reconnu Belle-Rose au moment où la porte brisée lui donna passage. Le nom du soldat mourut sur ses lèvres, elle roula ses bras autour du cou de Belle-Rose et ferma les yeux, ivre d'amour et d'épouvante. Cette course fantastique au milieu des flammes et des bruits sinistres de l'incendie, tandis qu'elle s'appuyait échevelée sur

le cœur d'un beau jeune homme tout palpitant de terreur, la fascinait. Jusqu'au ne serait-elle pas allée, emportée ainsi, pâle, éfiarée, tremblante, toute pleins d'émotions charmantes et terribles! Quand Belle-Rose l'eût couchée sur un sofa, il s'agenouilla près d'elle, et prenant ses deux mains entre les siennes, il les couvrit de larmes et de baisers.

—Vivante! oh! mon Dieu, vivante! s'écria-t-il.

Madame de Châteaufort ouvrit les yeux; son rêve finissait; elle vit une réalité plus enivrante encore. Belle-Rose écarta les cheveux dénoués de madame de Châteaufort, prit sa tête entre ses mains, la regarda avec des yeux enflammés sous les pleurs, et pâle d'amour, la baisa au front. Madame de Châteaufort frissonna de la tête aux pieds; ses yeux se fermèrent, et sa bouche égarée rendit à Belle-Rose son baiser. Le soldat se dressa, chancelant comme un homme blessé.

—Vous êtes sauvée, dit-il, laissez-moi partir!

Geneviève se leva d'un bond.

—Partir! que parlez-vous de partir! s'écria-t-elle.

—Eh! madame! que cela soit aujourd'hui, que cela soit demain; ne faut-il pas que je vous

quitte? reprit-il.

Les lueurs de l'incendie dissipées à demi l'obscurité du pavillon; madame de Châteaufort, belle de terreur, ramenait autour de sa taille les plis flottants de sa robe; sur ses épaules nues pleuvaient les tresses brunes de ses longs cheveux, ses mains suppliantes apaisaient les frémissements de sa poitrine, la fièvre et l'effroi se peignaient dans son regard, l'angoisse et la prière sur son visage. Jamais elle ne parut si belle aux yeux de Belle-Rose: la douteuse clarté qui l'entourait doublait la divine expression de son geste et de sa beauté. Vainement comprimée, la passion du soldat se fit jour. Elle éclata tout entière dans un cri.

—Vous voyez bien que je vous aime! laissez-moi partir! dit-il.

Geneviève retomba brisée de joie sur le sofa qu'elle venait à peine de quitter.

—Ne l'avez-vous donc pas deviné, madame? reprit Belle-Rose; je vous aime avec l'empressement d'un fou et l'épouvante d'un enfant! Votre voix m'énivrait, et je ne l'entends jamais que mille rêves n'assiègent mon âme éperdue; votre regard me suit dans l'ombre et passe dans mes veines comme une flamme.

Je sens sur ma main le contact de votre main, longtemps encore après que vous m'êtes ravie. Vous m'appellerez du fond d'un abîme que je m'y jetterais... J'ai des nuits de fièvre pour avoir effleuré de mes lèvres le bout de vos doigts. J'écoute votre approche avec des tressaillements qui me font mourir; je sais quel bruit vous faites sur l'herbe en glissant, sur le gravier des allées, sur le tapis du boudoir; le frôlement de votre robe arrivé à mon cœur. Si votre pied touche une fleur, je la brise sous mes baisers? Vous ne savez pas combien de nuits j'ai passées à veiller sous vos fenêtres, suivant d'un regard avide votre silhouette, couchée dans l'herbe et, dans la solitude, m'abreuvant des flots amers d'une folle passion! Pour franchir le seuil de cette porte où vous me disiez adieu en souriant, pour tomber à vos genoux, embrasser vos pieds, vous confier mon amour insensé, j'eusse donné ma vie! La crainte de vous offenser m'enchaînait! Et chaque jour cependant je vous aimais davantage!

Madame de Châteaufort, à demi renversée sur le sofa, aspirait chacune de ces paroles avec ivresse; son front rougissait, et ses yeux se remplissaient de larmes divines.

—Que voulez-vous donc que

je devienne à présent, madame, et dites-moi s'il ne faut pas que je parte? reprit Belle-Rose. Que suis-je pour vous? Un pauvre soldat que vous avez ramassé sur la route, un fugitif, un déserteur à qui votre pitié a ouvert un asile! Et ce soldat vous aime, vous qui êtes belle, riche, puissante, honorée; vous une duchesse de la cour du roi! J'ai tout oublié, madame, ce que j'étais et ce que vous êtes, et j'ose vous le dire! Pour me faire quitter envers vous, Dieu a permis que je pusse encore une fois vous sauver. Maintenant, laissez-moi partir!

Madame de Châteaufort se leva éffarée et tout en pleurs; ses yeux rayonnaient comme deux diamants.

—Partir! s'écria-t-elle; mais je vous aime!

XIII

UN SERPENT DANS L'OMBRE

13 pouces de diamètre à 45 c; 15 pouces, 65 c; 17 pouces, 85 c; 19 pouces, \$1.00, avec seulement trois "agraffures" au lieu de cinq, ce qui rend la bouteille beaucoup plus solide et conséquemment plus économique. 1023, Nord 7e rue.

Belleville, Ills.

—Les amateurs de traîneaux s'en donnent à cœur joie à Belleville depuis quelques jours.

—Les habitants de Marissa, St. Clair County, organisent en ce moment un service de pompes à feu.

—Samedi dernier le fils de M. Reuben Higgins, s'en retournait à cheval chez son père à Lonsburg, après avoir assisté à une petite fête donnée à la maison d'école. Un écart de l'animal lança le jeune homme par terre et il fut tué sur le coup. Une coïncidence assez singulière est que l'année dernière M. Higgins périt, après avoir passé la soirée à la même maison d'école, trouva sa maison brûlée à son retour.

—On trouve toujours chez Willie H. Gray, le libraire bien connu de la rue Olive, 306 & 308, tous les journaux français et américains, et toutes les revues américaines et étrangères. M. Gray, tient aussi un assortiment complet d'articles de bureau, tous de premier choix, qu'il vend à des prix très raisonnables.

Dernières Nouvelles.

ETATS-UNIS.

Il nous paraît entièrement inutile de discuter la situation politique, comme chaque jour nous apporte une nouvelle surprise et une nouvelle preuve de l'incertitude dans laquelle se trouve plongé le pays tout entier depuis le Maine jusqu'au Texas. L'événement le plus important de la semaine a été sans contredit l'action des démocrates de la Nouvelle Orléans qui se sont emparés du pouvoir et qui ont inauguré le général Natcholls comme gouverneur de la Louisiane. La Caroline du Sud et la Louisiane jouissent donc maintenant, comme le Mexique, de chacune deux gouvernements et il y a des pessimistes qui prétendent que nous aurons aussi bientôt deux présidents à Washington.

Revue Commerciale.

Cotons.

Les prix sont très fermes et la tendance est à la hausse. Les différentes qualités de cet article se sont vendues comme suit: bonne moyenne 12 3/4 c; moyenne 12 1/2 c; moyenne basse 12 c; bon ordinaire, 11 3/8 c; ordinaire 10 1/4 c; ordinaire bas 9 1/4 c.

Provisions.

Le marché des provisions n'a pas été très actif cette semaine à cause du manque de cars. Les offres ont été plus abondantes que les demandes, généralement. On a coté les prix suivants: "dressed hogs" de 6 1/2 à 7 c; "standard mess" offert à \$17.50; "S. P. hams", pesant en moyenne près de 12 livres, à 7 3/4 c, au comptant. Les "D. S. meats" se sont vendues ainsi que suit: "fully cured shoulders" à 6 3/8 c; "partly and fully cured clear rib" à 8 7/8 c; "bacon new clear rib" à 9 3/4 c; "old clear rib" à 11 1/4 c; "S. C. Hams new" de 12 à 14 c; "breakfast bacon" ordinaire "plain" à 11 1/2 à 12 c; "cavased" 12 1/8 c; "beef" extra family mess" à \$14; séché, 14 à 15 c; langues de \$5 à 5 1/2 la douzaine; les porcs préparés étaient demandés, et les prix très fermes de \$6.50 à 7.00.

Farines.

Les qualités "low et medium" sont rares et très demandées, avec des prix en hausse de 10 à 15 c. Les qualités "choice et fancy" sont abondantes et en hausse.

Farine de sarrazin: "Choice Northern" rare et demandée à \$7.25 à 7.50; "western" presque sans affaires de \$6.25 à 7.00.

Farine de maïs: les prix ont varié de \$2.15 à 2.20.

Farine de seigle: de \$4.75 à 5, pour "delivered"; de \$4.25 à 4.75 pour "country".

Bles.

Très peu d'affaires, et prix en hausse. Le blé No. 2 a gagné 1 c, no 4, 1 1/2 c, et no 3, 2 à 2 1/2 c.

Comme il n'y a pas moyen d'obtenir de cars, le mouvement d'exportation est nul. On a coté, "rejected" strictement

Gambetta et Jules Simon.

Le Figaro donne les détails qui suivent sur l'entrevue de M. Gambetta avec M. Jules Simon: "Il est toujours question de la combinaison Jules Simon. On sait que le père de l'Ouvrière s'est réconcilié avec Gambetta, c'est-à-dire avec la majorité de la Chambre. C'est M. Duclerc qui s'est fait l'intermédiaire des deux ennemis. A la suite des articles publiés dans la République française contre M. Si-

mon, M. Duclerc est allé trouver M. Gambetta.

—Vous attaquez M. Jules Simon, lui a-t-il dit. C'est votre droit; mais vous êtes la victime d'un malentendu, vous devriez causer avec Simon, vous expliquer avec lui. Je suis sûr que vous tomberiez d'accord.

M. Gambetta se fit prier. Cependant, redoutant l'entente qui existe entre M. Jules Simon et M. Thiers, il consentit à rendre visite à M. Simon.

—Alors, venez avec moi, je vous emmène, dit Duclerc.

—Soit, dit Gambetta. Il est onze heures, je vais déjeuner et je vous rejoins.

—A quoi bon? Venez, au contraire, déjeuner avec moi chez Durand, à la Madeleine.

—Je veux bien, répondit Gambetta. Et les voilà partis. Arrivés place de la Madeleine, la voiture de Duclerc s'arrêta devant le numéro 5.

—Mais nous ne sommes pas chez Durand? dit Gambetta.

—Non, nous sommes chez Simon. C'est aussi un excellent restaurateur.

Le sort en était jeté. Gambetta ne résista pas Duclerc le traîna dans la salle à manger, où Jules Simon était déjà à table.

Il se leva, allant à Gambetta, qu'il fit asseoir de force et lui servit une côtelette fumante qui semblait attendre qu'on voulut bien la manger.

On déjeuna, on causa. Duclerc, qui a beaucoup d'esprit, tint le dé et détruisit toutes les banquises qui séparaient encore les deux Gaspards.

Au dessert, on était d'accord. Gambetta, renversé sur une chaise, débitait ses idées politiques. Jules Simon, plus réservé, souriait et l'approuvait. Duclerc, sous prétexte de rendre ses devoirs à Mme Simon, un peu souffrante, était entré dans le salon.

M. Gambetta ne sortit qu'à deux heures de la maison Jules Simon. Il lui avait promis son alliance et rendu son amitié. Tout aussitôt, Jules Simon prit une voiture, courut chez M. Thiers, et lui dit d'une voix entrecoupée par l'émotion: "C'est fait, nous le tenons. Il est à nous!"

M. Thiers soupira et murmura: "Ah! si l'on m'avait dit, il y a quatre ans, qu'un jour j'aurais besoin de Gambetta!"

Et moi! ajouta Simon d'une voix également étonnée; et moi qui l'ai si bien bousculé à Bordeaux! c'est vraiment un bon garçon et qui n'a pas de raucune!"

THE SUN.

NEW YORK. 1877.

The different editions of THE SUN during the next year will be the same as during the year that has just passed. The daily edition will on week days be a sheet of eight pages, and on Sundays a sheet of eight pages, and the weekly edition will be a sheet of eight pages of the same dimensions and character that are already familiar to our friends.

THE SUN will continue to be the strenuous advocate of reform and reformation, and of the substitution of statesmanship, wisdom and integrity for hollow pretence, imbecility and fraud in the administration of public affairs. It will contend for the government of the people by the people and for the people, as opposed to government by frauds in the ballot-box and in the counting of votes, enforced by military violence. It will endeavor to supply its readers—with not far from a million of souls—with the most careful, complete, and trustworthy accounts of current events, and will employ for this purpose a numerous and carefully selected staff of reporters and correspondents. Its reports from Washington, especially, will be full, accurate, and fearless; and it will doubtless continue to deserve and enjoy the hatred of those who thrive by plundering the Treasury or by usurping what the law does not give them, while it will endeavor to merit the confidence of the public by tending the rights of the people against the encroachments of an unjustified power.

The price of the daily Sun will be 5 cents a month or \$6.50 a year, post paid, or with the Sunday edition \$7.50 a year.

The "Sunday" edition alone, eight pages \$1.20 a year, post paid.

The "Weekly Sun," eight pages of 50 broad columns, will be furnished during 1877 at the rate of \$1 a year, post paid.

The benefit of this large reduction from previous rate for the "Weekly" can be enjoyed by individual subscribers without the necessity of making up clubs. At the same time, if any of our friends choose to aid in extending our circulation, we shall be grateful to them, and every such person who sends us ten or more subscribers from one place will be entitled to one copy of the paper for himself without charge.

At one dollar a year, postage paid, the expenses of paper and printing are barely repaid; and, considering the size of the sheet and the quality of its contents, we are confident the people will consider "The Weekly Sun" the cheapest newspaper published in the world, and we trust also one of the very best.

Address, THE SUN, New-York City, N. Y. 9361.

On demande

Une Française demande une situation comme chambrière ou bonne d'enfant; s'adresser 1400 Olive.

Bons Renseignements.

UNE FAMILLE FRANÇAISE désirent obtenir la gestion d'une ferme. On connaît la taille des arbres fruitiers et les travaux de la ferme, et le jardinage en général. S'adresser chez Rivoli et Moreau, 612 Spruce.

A LOUER.

Deux chambres et une cuisine au No. 807 Walnut st.

S'adresser chez W. Surland, Sixième et Market.

JEAN DUCHENE

Armurier & Serrurier

1412 Pine street.

Réparation d'armes à feu de toutes sortes et de serrures.

Spécialité de réparation de Machines à coudre à domicile.

La clientèle française est respectueusement sollicitée. Prix modérés.

Fait et repare toutes espèces de grilles de balcons, rampes etc, etc.

ORIENT FRANCAIS

No. 167 A. F. A. M.

Tous les membres de la loge de l'Orient Français No. 167 sont invités à assister à notre séance régulière de mercredi prochain, 17 Janvier 1877, à 8 h. du soir.

Par ordre du V. M., Ed. BOVE, Secrétaire.

Popular Bilingual Book (260 pages) on MARRIAGE, WOMAN, and MARRIAGE! Impediments to Marriage: the cause and cure. Sent gratis by mail, for 50 cents, by Dr. C. W. WHITE, 617 St. Charles Street, St. Louis, Mo., the great specialist. Read his work.

ter à cheval pour chasser le cerf, sa camariste accourut tout effarée sur le perron du château. Elle tenait une lettre à la main.

—Je lirai ça ce soir, dit la duchesse.

La camariste l'arrêta comme elle mettait le pied à l'étrier, et lui parla bas à l'oreille.

—Qu'importe! reprit sa maîtresse avec impatience.

Et elle sauta sur la selle. La camariste fit encore un pas, mais madame de Châteaufort lui ferma la bouche d'un regard, et lâcha les rênes d'Adonis, qui partit au galop. Un instant après, les fanfares sonnèrent, et la chasse se perdit sous la feuillée. La camariste, restée sur le perron, regarda tour à tour la lettre timbrée d'un cachet de cire noire, et Belle-Rose qui chevauchait à côté de madame de Châteaufort.

—Qui, murmura-t-elle, il est beau, jeune, charmant; mais le capitaine est à Paris; qu'elle y prenne garde. Quand il menace, c'est un lion.

Le cerf se fit battre jusqu'au soir. Madame de Châteaufort rentra, lasse de galoper, mais la vue enflammée et le regard brillant. La camariste lui présenta la lettre et murmura tout bas un nom. La duchesse lui imposa silence d'un geste à la première syllabe et jeta la lettre sur sa toilette; puis, après avoir quitté

son habit de cheval, elle la congédia. La nuit était sereine, l'étoile de Vénus montait à l'horizon. Mais le lendemain, tandis que les femmes de la duchesse apprêtaient ses vêtements, la main distraite de Geneviève ramassa sur la toilette la lettre dédaignée et l'ouvrit. Aux premières mots, elle pâlit; à la dernière ligne, elle poussa un cri et se dressa.

—Une voiture et des chevaux! s'écria-t-elle.

Ses camaristes étonnées ne remuaient pas.

—M'entendez-vous? reprit-elle. Des chevaux! à l'instant! mais courez donc!

Une suivante, terrifiée par le regard de madame de Châteaufort, se précipita dehors.

—Où donc est Camille? Qu'elle vienne, continua-t-elle, tout en tordant sur sa tête ses longs cheveux épars.

Camille entra du premier regard la camariste intime comprit que sa maîtresse venait de recevoir quelque terrible nouvelle; la lettre froissée était dans sa main.

—Depuis quand, dites, avez-vous reçu cette lettre? s'écria madame de Châteaufort.

Camille montra d'un coup d'œil la porte aux suivantes de la duchesse; toutes sortirent.

—Hier, madame, répondit-

elle, hier matin.

—Et c'est aujourd'hui seulement que je l'ai?

—Je vous l'ai présentée deux fois, et deux fois vous m'avez reposée.

—Ne pouvais-tu pas me contraindre à l'ouvrir?

—Eh! madame! il était là! s'écria Camille en montrant avec un geste d'une éloquence inexprimable Belle-Rose qui passait dans le jardin.

—Tu ne sais pas, reprit madame de Châteaufort, d'une voix étouffée et la main appuyée sur le bras de Camille, que cette lettre est de lui; elle est datée d'hier; hier il a dû m'attendre, et il a juré par le nom de sa mère qu'il ne me voyait pas, il viendrait jusqu'ici. Il ne m'a pas vu, Camille!

Camille secoua la tête.

—Alors il viendra, madame, et s'il vient, s'il vient, vous êtes perdue! murmura le duc...

—Eh! que m'importe monsieur le duc, mon mari! c'est de Belle-Rose qu'il s'agit, Belle-Rose ne m'aurait plus!

Camille regarda sa maîtresse; à ce cri, à l'expression de ce visage blanc où flamboyait deux yeux pleins d'éclairs, il n'y avait pas à se méprendre: un amour sans bornes, indomptable, impérieux était entré dans le cœur de madame de Châteaufort.

La voiture est attelée, dit timidement une suivante, en ouvrant la porte.

Madame de Châteaufort battit des mains comme un enfant, et prenant à la hâte un loup et sa mante, elle entraîna Camille.

—Hier, madame, répondit-

elle, hier matin.

—Et c'est aujourd'hui seulement que je l'ai?

—Je vous l'ai présentée deux fois, et deux fois vous m'avez reposée.

—Ne pouvais-tu pas me contraindre à l'ouvrir?

—Eh! madame! il était là! s'écria Camille en montrant avec un geste d'une éloquence inexprimable Belle-Rose qui passait dans le jardin.

—Tu ne sais pas, reprit madame de Châteaufort, d'une voix étouffée et la main appuyée sur le bras de Camille, que cette lettre est de lui; elle est datée d'hier; hier il a dû m'attendre, et il a juré par le nom de sa mère qu'il ne me voyait pas, il viendrait jusqu'ici. Il ne m'a pas vu, Camille!

Camille secoua la tête.

—Alors il viendra, madame, et s'il vient, s'il vient, vous êtes perdue! murmura le duc...

—Eh! que m'importe monsieur le duc, mon mari! c'est de Belle-Rose qu'il s'agit, Belle-Rose ne m'aurait plus!

Camille regarda sa maîtresse; à ce cri, à l'expression de ce visage blanc où flamboyait deux yeux pleins d'éclairs, il n'y avait pas à se méprendre: un amour sans bornes, indomptable, impérieux était entré dans le cœur de madame de Châteaufort.

La voiture est attelée, dit timidement une suivante, en ouvrant la porte.

Madame de Châteaufort battit des mains comme un enfant, et prenant à la hâte un loup et sa mante, elle entraîna Camille.

—Hier, madame, répondit-

elle, hier matin.

—Et c'est aujourd'hui seulement que je l'ai?

—Je vous l'ai présentée deux fois, et deux fois vous m'avez reposée.

—Ne pouvais-tu pas me contraindre à l'ouvrir?

—Eh! madame! il était là! s'écria Camille en montrant avec un geste d'une éloquence inexprimable Belle-Rose qui passait dans le jardin.

—Tu ne sais pas, reprit madame de Châteaufort, d'une voix étouffée et la main appuyée sur le bras de Camille, que cette lettre est de lui; elle est datée d'hier; hier il a dû m'attendre, et il a juré par le nom de sa mère qu'il ne me voyait pas, il viendrait jusqu'ici. Il ne m'a pas vu, Camille!

Camille secoua la tête.

—Alors il viendra, madame, et s'il vient, s'il vient, vous êtes perdue! murmura le duc...

—Eh! que m'importe monsieur le duc, mon mari! c'est de Belle-Rose qu'il s'agit, Belle-Rose ne m'aurait plus!

Camille regarda sa maîtresse; à ce cri, à l'expression de ce visage blanc où flamboyait deux yeux pleins d'éclairs, il n'y avait pas à se méprendre: un amour sans bornes, indomptable, impérieux était entré dans le cœur de madame de Châteaufort.

La voiture est attelée, dit timidement une suivante, en ouvrant la porte.

Madame de Châteaufort battit des mains comme un enfant, et prenant à la hâte un loup et sa mante, elle entraîna Camille.

—Hier, madame, répondit-

elle, hier matin.

—Et c'est aujourd'hui seulement que je l'ai?

—Je vous l'ai présentée deux fois, et deux fois vous m'avez reposée.

—Ne pouvais-tu pas me contraindre à l'ouvrir?

—Eh! madame! il était là! s'écria Camille en montrant avec un geste d'une éloquence inexprimable Belle-Rose qui passait dans le jardin.

—Tu ne sais pas, reprit madame de Châteaufort, d'une voix étouffée et la main appuyée sur le bras de Camille, que cette lettre est de lui; elle est datée d'hier; hier il a dû m'attendre, et il a juré par le nom de sa mère qu'il ne me voyait pas, il viendrait jusqu'ici. Il ne m'a pas vu, Camille!

Camille secoua la tête.

—Alors il viendra, madame, et s'il vient, s'il vient, vous êtes perdue! murmura le duc...

—Eh! que m'importe monsieur le duc, mon mari! c'est de Belle-Rose qu'il s'agit, Belle-Rose ne m'aurait plus!

Camille regarda sa maîtresse; à ce cri, à l'expression de ce visage blanc où flamboyait deux yeux pleins d'éclairs, il n'y avait pas à se méprendre: un amour sans bornes, indomptable, impérieux était entré dans le cœur de madame de Châteaufort.

La voiture est attelée, dit timidement une suivante, en ouvrant la porte.

Madame de Châteaufort battit des mains comme un enfant, et prenant à la hâte un loup et sa mante, elle entraîna Camille.

—Hier, madame, répondit-

elle, hier matin.

—Et c'est aujourd'hui seulement que je l'ai?

—Je vous l'ai présentée deux fois, et deux fois vous m'avez reposée.

—Ne pouvais-tu pas me contraindre à l'ouvrir?

—Eh! madame! il était là! s'écria Camille en montrant avec un geste d'une éloquence inexprimable Belle-Rose qui passait dans le jardin.

—Tu ne sais pas, reprit madame de Châteaufort, d'une voix étouffée et la main appuyée sur le bras de Camille, que cette lettre est de lui; elle est datée d'hier; hier il a dû m'attendre, et il a juré par le nom de sa mère qu'il ne me voyait pas, il viendrait jusqu'ici. Il ne m'a pas vu, Camille!

Camille secoua la tête.

—Alors il viendra, madame, et s'il vient, s'il vient, vous êtes perdue! murmura le duc...

—Eh! que m'importe monsieur le duc, mon mari! c'est de Belle-Rose qu'il s'agit, Belle-Rose ne m'aurait plus!

Camille regarda sa maîtresse; à ce cri, à l'expression de ce visage blanc où flamboyait deux yeux pleins d'éclairs, il n'y avait pas à se méprendre: un amour sans bornes, indomptable, impérieux était entré dans le cœur de madame de Châteaufort.

La voiture est attelée, dit timidement une suivante, en ouvrant la porte.

Madame de Châteaufort battit des mains comme un enfant, et prenant à la hâte un loup et sa mante, elle entraîna Camille.

—Hier, madame, répondit-

elle, hier matin.

—Et c'est aujourd'hui seulement que je l'ai?

—Je vous l'ai présentée deux fois, et deux fois vous m'avez reposée.

—Ne pouvais-tu pas me contraindre à l'ouvrir?

—Eh! madame! il était là! s'écria Camille en montrant avec un geste d'une éloquence inexprimable Belle-Rose qui passait dans le jardin.

—Tu ne sais pas, reprit madame de Châteaufort, d'une voix étouffée et la main appuyée sur le bras de Camille, que cette lettre est de lui; elle est datée d'hier; hier il a dû m'attendre, et il a juré par le nom de sa mère qu'il ne me voyait pas, il viendrait jusqu'ici. Il ne m'a pas vu, Camille!

Camille secoua la tête.

—Alors il viendra, madame, et s'il vient, s'il vient, vous êtes perdue! murmura le duc...

—Eh! que m'importe monsieur le duc, mon mari! c'est de Belle-Rose qu'il s'agit, Belle-Rose ne m'aurait plus!

Camille regarda sa maîtresse; à ce cri, à l'expression de ce visage blanc où flamboyait deux yeux pleins d'éclairs, il n'y avait pas à se méprendre: un amour sans bornes, indomptable, impérieux était entré dans le cœur de madame de Châteaufort.

La voiture est attelée, dit timidement une suivante, en ouvrant la porte.

Madame de Châteaufort battit des mains comme un enfant, et prenant à la hâte un loup et sa mante, elle entraîna Camille.

—Hier, madame, répondit-

elle, hier matin.

—Et c'est aujourd'hui seulement que je l'ai?

—Je vous l'ai présentée deux fois, et deux fois vous m'avez reposée.

—Ne pouvais-tu pas me contraindre à l'ouvrir?

—Eh! madame! il était là! s'écria Camille en montrant avec un geste d'une éloquence inexprimable Belle-Rose qui passait dans le jardin.

—Tu ne sais pas, reprit madame de Châteaufort, d'une voix étouffée et la main appuyée sur le bras de Camille, que cette lettre est de lui; elle est datée d'hier; hier il a dû m'attendre, et il a juré par le nom de sa mère qu'il ne me voyait pas, il viendrait jusqu'ici. Il ne m'a pas vu, Camille!

Camille secoua la tête.

—Alors il viendra, madame, et s'il vient, s'il vient, vous êtes perdue! murmura le duc...

—Eh! que m'importe monsieur le duc, mon mari! c'est de Belle-Rose qu'il s'agit, Belle-Rose ne m'aurait plus!

Camille regarda sa maîtresse; à ce cri, à l'expression de ce visage blanc où flamboyait deux yeux pleins d'éclairs, il n'y avait pas à se méprendre: un amour sans bornes, indomptable, impérieux était entré dans le cœur de madame de Châteaufort.

La voiture est attelée, dit timidement une suivante, en ouvrant la

